

DOSSIER DE PRESSE

Exposition

BEAUBADUGLY

L'autre histoire de la peinture

Musée International des Arts Modestes à Sète
27 juin 2024 – 09 mars 2025



Stephen Pearson, *Wings of Love*, 1972.
Courtesy : Rosenstiels.

SOMMAIRE

—

Présentation	3
Artistes exposés	4
Interview des commissaires	5
Grands axes de l'exposition	8
Présentation du MIAM	13
Catalogue	16
Programmation à venir	17
Visuels disponibles	18
Informations et contacts presse	26

PRÉSENTATION

—

Le MIAM–Hervé Di Rosa poursuit son travail de défrichage des territoires de l’art trop souvent ignorés.

Qui n’a pas regardé avec admiration ou tendresse l’image encadrée d’un enfant qui pleure, d’un Poulbot aux joues rouges ou d’un clown de **Bernard Buffet** ? Pour beaucoup, la peinture c’est ça.

Qui sont ces peintres ayant eu un moment de gloire populaire avant de tomber dans l’oubli, ces artistes au succès jamais démenti, pourtant relégués dans l’ombre de l’histoire ?

BEAUBADUGLY – L’autre histoire de la peinture montrera sans complexe les peintures originales de ces artistes à la marge de l’imaginaire et du goût commun, qui ont parfois vendu des reproductions de leurs œuvres par milliers en supermarché et dont les posters nous sont familiers. Pour beaucoup, ce sera une première exposition en France. Ce panorama de la peinture commerciale, médiatique et populaire, de **Vladimir Tretchikoff** à **Bernard Buffet** sera mis en scène par **Hervé Di Rosa** et **Jean-Baptiste Carobolante** et s’attardera sur les différentes trajectoires qu’a pris ce champ pictural au XX^e siècle : de l’idéalisations du corps féminin au paysage touristique, en passant par la médiatisation des peintres et la naissance d’un nouveau public artistique populaire. À chaque fois, les peintures présentées seront autant une réminiscence pour le public qu’une découverte radicale.

Cette exposition est particulièrement importante pour Hervé Di Rosa, qui, en plus du commissariat global de l’exposition avec Jean-Baptiste Carobolante, a été à l’initiative de la publication de la première bourse de recherche du MIAM, financée en intégralité par la Fondation Antoine de Galbert et encadrée par l’INHA. Jean-Baptiste Carobolante, lauréat de cette bourse, a entrepris depuis 2021 une recherche sur la peinture marchande, dont **BEAUBADUGLY – L’autre histoire de la peinture** sera le premier événement, avant la publication à venir d’un ouvrage.

Au premier étage du musée, **Colette Barbier** et **Nina Childress** – commissaires associées pour cette partie de l’exposition – nous offriront des réponses conceptuelles, ironiques, potaches, admiratives, décalées, d’artistes contemporains de générations et d’origines diverses. Les trois-cents « croûtes » peintes au couteau, du très conceptuel Gabriele Di Matteo, toutes pareilles mais toutes différentes, feront le lien entre le rez-de-chaussée et le premier étage, entre l’histoire et le présent. Tout particulièrement, l’exposition présentera de nombreuses variations autour de l’héritage de la figure parisienne du « Petit Poulbot ». Cette sélection d’œuvres contemporaines permettra de montrer l’importance de la « peinture marchande » dans l’imaginaire artistique contemporain. Elle donnera à voir à quel point le monde marchand est devenu un champ de référence iconographique incontournable pour comprendre les racines de la création contemporaine.

BEAUBADUGLY – L’autre histoire de la peinture sera accompagnée d’un catalogue et d’un ouvrage scientifique. Jean-Baptiste Carobolante a bénéficié, pour le projet de recherche englobant cette exposition, d’une bourse MIAM/INHA, financée par la **Fondation Antoine De Galbert**.

ARTISTES EXPOSÉS

—

Partie historique

Giovanni Bragolin, André Brasilier, Bernard Buffet, FRS Clemente, Lynette Cook, Leonor Fini, The Highwaymen, Margaret Keane, Thomas Kinkade, Robin Koni, Félix Labisse, JH Lynch, Charles Mc Phee, Louis Shabner, Stephen Pearson, Vera Pegrum, Bob Ross, Michel Thomas, Louis Toffoli, Vladimir Tretchikoff.

Partie contemporaine

Pierre Ardouvin, Josse Bailly, Hsia-Fei Chang, Nina Childress, Mathis Collins, Pablo Cots, Somaya Critchlow, John Currin, Gabriele Di Matteo, Bert Duponstog, Cyril Duret, Richard Fauquet, Gérard Gasiorowski, Jef Geys, Piro Kao, Philippe Katerine, Pierre & Gilles, Ernest T, Ida Tursic et Wilfried Mille, Julia Wachtel, Janet Werner, Stéphane Zaech.

INTERVIEW DES COMMISSAIRES

HERVÉ DI ROSA

Élève de l'École nationale Supérieure des Arts décoratifs (mais non diplômé), Hervé Di Rosa commence à vendre ses peintures dès 1979. À tout juste vingt ans, il est exposé à Paris, Amsterdam et New York. En 1981, Hervé Di Rosa cofonde le mouvement de la Figuration libre, ainsi dénommé par l'artiste Ben. Progressivement, il diversifie ses approches artistiques au contact d'artisans dans un tour du monde qui le mènera sur les cinq continents. Sans revendiquer un style particulier, mais en développant un univers narratif bien à lui, peuplé de personnages récurrents, il a pratiqué toutes les techniques de création : peinture, sculpture, bande-dessinée, tapisserie, estampe, fresque, laque, argent repoussé, céramique, dessin animé, images numériques, entre autres. Il est également l'auteur ou le sujet de plus de 150 livres d'art et publications entre 1978 et 2019. Concepteur de l'Art modeste, il fonde en l'an 2000, à Sète avec l'artiste Bernard Belluc, le Musée international des Arts Modestes (MIAM), où il expose de nombreux artistes venus du monde entier et crée des expositions qui questionnent les frontières de l'art contemporain. En 2023, il est élu membre de l'Académie des Beaux-Arts.

Pouvez-vous nous parler de la genèse de ce projet de recherche et de l'exposition ?

L'idée d'art commercial, que l'on retrouve à la base chez Raymonde Moulin, était déjà présente dans les premières cartes que je peignais des planisphères de l'art modeste. À la fin des années 1990, les artistes regardaient beaucoup du côté de l'art brut alors que j'étais, en ce qui me concerne, très attiré par l'esthétique commerciale de la peinture marchande, par son aspect simple, facile à aborder. Toutefois, dès les années 1980 les artistes se sont globalement intéressés à une autre manière de faire de la peinture, à chercher les limites de la bonne et «bad painting». C'est un phénomène que l'on retrouve jusque chez Tim Burton, qui a fait un film sur Margaret Keane. C'était donc un sujet qui m'obsédait, mais je me sentais incapable de m'en occuper seul, c'est pour ça que l'on a fait appel à un chercheur pour s'emparer du sujet, proposer une recherche et cette exposition.

L'exposition BEAUBADUGLY est, plus que d'autres, particulièrement importante pour vous, pour le MIAM, et pour les Arts Modestes. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?

Le MIAM est là pour développer des problèmes complexes, les embrouiller encore plus, et essayer de faire voir que de nouvelles substances arrivent, des choses que l'on ne regarde pas. C'est en cela que cette exposition est déterminante pour le musée, parce qu'on se rend compte que la marchandisation des objets, de l'art, est un aspect récurrent dans les Arts Modestes. Souvent on envisage qu'il n'y a que le marché de l'art contemporain mais c'est faux, il y a d'autres marchés de la peinture, et notamment celui de la peinture que nous montrons dans cette exposition. Le 20ème siècle a rejeté cette dimension marchande de la peinture et de sa copie, alors qu'on la retrouve dans tous les siècles précédents, chez Brueghel par exemple.

JEAN-BAPTISTE CAROBOLANTE

Jean-Baptiste Carobolante (n. 1988) est docteur en histoire de l'art, commissaire d'exposition et critique d'art. Il enseigne l'histoire et la théorie de l'art à l'École Supérieure d'Art de Dunkerque et à l'École Nationale Supérieure d'Arts Visuels de La Cambre à Bruxelles. Il est l'auteur d'un ouvrage sur le cinéma de spectre publié aux éditions Mix : «L'image spectrale. Allégorie du cinéma de spectre», et a dirigé un ouvrage collectif avec Philippe Ortoli sur le cinéma d'horreur américain publié chez Peter Lang. Depuis 2020, il réalise une recherche sur la peinture commerciale pour le Musée International des Arts Modestes à Sète, financée par la Fondation Antoine de Galbert et encadrée par l'INHA. Enfin, il est également lauréat de la résidence curatoriale de la Maison Populaire de Montreuil pour l'année 2024.

Pouvez-vous définir ce qu'est la «peinture marchande» ?

La «peinture marchande» est un terme générique pour indiquer un territoire artistique encore peu étudié. Bien que trouvant ses racines au 19ème siècle, c'est véritablement avec l'essor de la société de consommation qu'elle éclot dans la deuxième moitié du 20ème siècle. Il s'agit de peintures dont le contenu, l'esthétique, les modes de diffusion et de réception ont été entièrement définis par le monde marchand et médiatique. Des peintres qui ont produit des œuvres pour les exposer et les vendre dans les supermarchés, d'autres qui ont exclusivement produit pour être montré et vendu dans les espaces touristiques, ou encore certains qui sont devenus célèbres avant tout par leur présence dans les médias. Dans tous les cas, la peinture marchande est autant un type d'œuvre qu'une manière, essentiellement populaire, de regarder et de comprendre ce qu'est l'«art».

Comment cette exposition s'articule avec votre projet de recherche ?

BEAUBADUGLY est l'aboutissement de trois ans de recherche autour de la «peinture marchande», c'est-à-dire des peintures qui ont été essentiellement véhiculées par les institutions de la société de consommation : supermarché, espaces touristiques, médias de masse, etc. Ce qui nous intéressait dès le début avec Hervé Di Rosa, c'était de défricher un territoire artistique dénigré, voire complètement inconnu par une grande majorité du public, car considéré comme trop populaire, trop littéral, trop «kitsch», pour avoir le droit de s'insérer dans l'histoire de l'art canonique. Or, ces peintures que j'ai étudiées, et dont une grande partie figure dans l'exposition, ont marqué l'imaginaire occidental de façon décisive, devenant même pour une grande part du public la définition de ce qu'est la peinture.

NINA CHILDRESS

Nina Childress (n. 1961) est issue de la scène punk alternative parisienne puis du collectif les Frères Ripoulin. Depuis 1983, elle poursuit ses recherches en peignant simultanément dans des styles différents. Offrant une revisite grinçante de l'histoire du portrait dans la culture populaire occidentale, sa peinture capte de plus en plus les clichés de représentations féminines. Pour certains tableaux, elle réalise plusieurs versions, entre perfectionnisme et caricature, entre good et bad painting, questionnant la notion de « bon goût ». Depuis 2019, elle est cheffe d'atelier à l'École des Beaux-Arts de Paris. En 2021, elle est nommée Chevalier de la Légion d'Honneur pour son parcours au service de la culture. Son travail est représenté par la galerie Nathalie Karg à New York et par la Galerie Art : Concept à Paris.

Quand le MIAM vous a proposé d'être commissaire associée avec Colette Barbier, sur ce sujet que vous connaissez bien, quelle a été votre première réaction ?

J'ai été heureuse à l'idée de montrer des artistes et des œuvres qui comptent dans mon approche de la peinture et de la pédagogie. Je garde un très bon souvenir de mon exposition à la Fondation d'Entreprise Ricard quand Colette la dirigeait, je savais que nous allions bien nous entendre. Enfin le MIAM me paraît le lieu adéquat pour traiter ce sujet, même si ce serait encore plus provocateur de le montrer dans des institutions classiques.

La peinture populaire, voire amateur, a toujours eu une place importante dans votre pratique. Pouvez-vous nous en parler ?

J'ai grandi entre deux grands parents peintres. Ma grand-mère du Texas était peintre amateur, je vais d'ailleurs présenter dans l'expo deux de ses portraits sur lesquels je suis intervenue récemment. Je crois que ma proximité de toujours avec ce médium fait que je regarde toutes les peintures, même celles qui décorent les hôtels et restaurants. Comme je viens de la génération post-conceptuelle, j'ai fait de l'appropriation mon mode

d'expression. Il n'était pas question pour moi de trouver mon style en peinture. J'avais à disposition tous les styles existants. Les plus subversifs m'attiraient : Bernard Buffet, les poulbots, l'école de Paris...

COLETTE BARBIER

Colette Barbier a été la directrice de la Fondation Pernod Ricard pendant plus de 25 ans, institution qu'elle a contribué à lancer en organisant, notamment, le Prix Fondation d'entreprise Pernod Ricard, en lien avec le Centre Pompidou, dès 1999. Par ailleurs, elle est administratrice depuis plus de vingt ans de l'Association La Source, créée par Gérard Garouste, association artistique et sociale en faveur des enfants issus de milieux défavorisés et Présidente de la Source Garouste Nationale depuis 2023. Elle est membre des Conseils d'Administration de plusieurs institutions tels que le Centre Pompidou et l'ENSAD de Paris. Enfin, elle est nommée Chevalier dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur en 2014, et Officier des Arts et des Lettres en 2020.

Pouvez-vous nous parler un peu du choix d'artistes que vous avez réalisé pour la partie contemporaine de l'exposition ?

Après l'invitation d'Hervé à réaliser un co-commissariat avec Nina Childress – dont je soutiens le travail depuis longtemps – j'ai immédiatement échangé avec elle sur les artistes qui nous intéressaient, en relation avec le sujet de l'exposition. Nous avons surtout choisi des œuvres précises comme celles d'Hsia-Fei Chang et Gabriele di Matteo qui collaborent avec des peintres commerciaux en déplaçant leur production dans un autre contexte. Nous avons retrouvé certains artistes « historiques » traitant de la question ou d'autres dont la virtuosité à peindre des sujets mainstream issus d'images ordinaires n'empêchaient pas une relecture critique ou humoristique. Et pour d'autres nous les avons découverts à travers Instagram ! Tous ont une préoccupation commune : la peinture.

Dans la partie contemporaine de l'exposition, il y a beaucoup de jeunes artistes. Voyez-vous un changement dans les pratiques de ces jeunes peintres, notamment en ce qui concerne leur intérêt pour la peinture marchande ?

Une fois notre choix effectué, nous avons constaté qu'il n'y avait pas que de jeunes artistes dans notre sélection. Ce n'était pas notre but. Nous voulions choisir des artistes pour lesquels l'imagerie populaire est une vraie source d'inspiration.

S'il est vrai que depuis quelque temps la peinture, figurative en particulier, a fait son grand retour, je ne sais pas si on peut dire que les jeunes peintres s'intéressent à une histoire alternative de la peinture, en revanche ils ont un rapport décomplexé par rapport à ce medium, les images ont une place importante et leur peinture parle d'eux, de leur vie, de leur intimité. Ce sont plutôt les post-modernes qui ont effectué le travail de sauts de registre, rendant ce pont entre art contemporain et peinture commerciale possible.

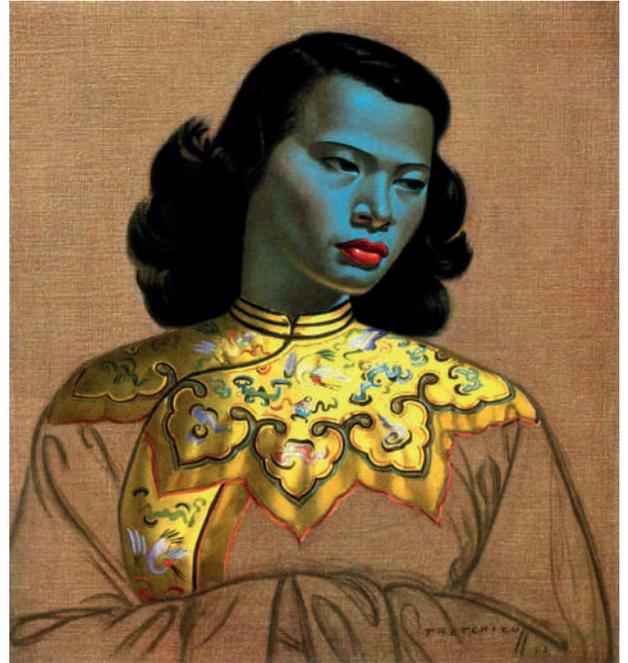
GRANDS AXES DE L'EXPOSITION

—

Partie historique

Le peintre star

Les peintres stars, ce sont ces artistes qui ont marqué le 20ème siècle par leur impact sur l'imaginaire artistique populaire, mais aussi par la création de nouveaux modes de productions et de diffusion. Vladimir Tretchikoff (1913-2006), fut par exemple le premier artiste à exposer et vendre ses peintures dans les supermarchés. Le public sud-africain et anglais connaît par cœur sa célèbre peinture représentant une «green lady». Thomas Kinkade est, quant à lui, l'artiste ayant vendu le plus de copies de peinture de l'histoire des États-Unis. Il a marqué à tout jamais l'imaginaire religieux mondial, et a notamment collaboré avec les studios Walt Disney. Enfin Bernard Buffet est l'artiste français par excellence de la deuxième moitié du 20ème siècle. Sur-représenté dans les médias, ses peintures de clowns sont connues de tous.



Vladimir Tretchikoff, *Chinese girl*, ca 1952.
Courtesy : Rosentiels.

Les représentations d'enfants

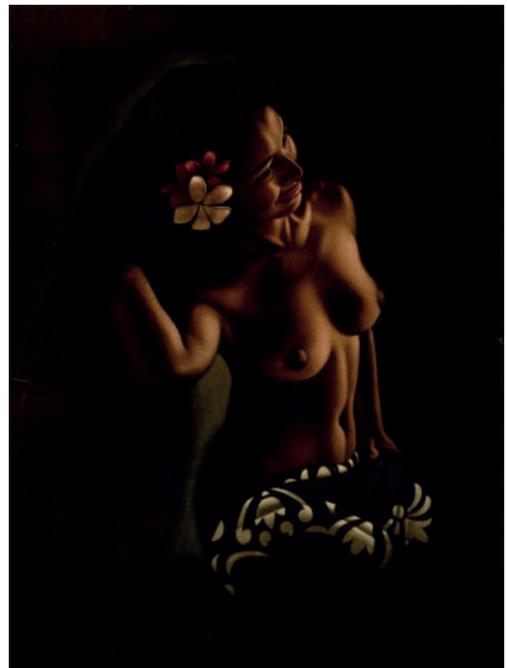
Dans la deuxième moitié du 20ème siècle, une nouvelle clientèle naît, incarnée par la figure de la mère au foyer. C'est à elle qu'incombe la décoration de l'espace domestique, et des œuvres picturales vont être spécifiquement produites pour plaire à ce nouveau public. Des représentations d'enfants en larmes, peintes par Giovanni Bragolin vont inonder les espaces marchands anglais, tandis qu'au même moment, aux États-Unis, Margaret Keane peint ses fameux «Big Eyes». En France, les «Petits Poulbots» peints par Michel Thomas ont marqué à tout jamais l'imaginaire national et, au-delà, sont devenus le produit touristique français par excellence.



Michel T, *Rendez-vous*, ca. 1970.
Courtesy : PRAM SARL / Galerie La Vigne

Les représentations féminines

Parmi les représentations picturales populaires du 20^{ème} siècle, une catégorie est particulièrement récurrente : celle de la femme nue plus ou moins érotisée. C'est la pin-up américaine, bien sûr, mais pas uniquement. En Angleterre, Louis Shabner est, avec d'autres peintres, à l'origine d'une esthétique à la fois érotique et élégante incontournable, que l'on retrouvera autant sur les couvertures des romans James Bond que sur les calendriers. En France, Félix Labisse crée toute une mythologie érotique et surréaliste. Enfin, c'est aussi Charles McPhee et ses vahinés dénudées peintes sur du velours noir, que les touristes ramèneront de leurs vacances sur les îles.



Charles McPhee, *Mon desirée*, ca. 1950.
Courtesy : Stuart Webb.

Les paysages exotiques

Beaucoup de peintres ont produit des images pour le monde touristique, ou s'inspirant du désir naissant pour les paysages exotiques. Certains, comme le groupe floridien des Highwaymen, le faisait dans une optique de survie. Descendants d'esclaves afroaméricains, leurs tableaux produits en quelques minutes étaient vendus sur les bords d'autoroute ou en porte à porte. En France, Louis Toffoli a incarné cet imaginaire exotique pour nombre de français qui voyaient notamment les reproductions de ses œuvres dans les salles d'attente des médecins. Mais c'est aussi André Brasilier, peintre poétique ayant inlassablement représenté les paysages de son domaine, et dont la peinture a marqué l'exotisme français au-delà des frontières.



Sam Newton, *Night River Palms*, fin XX^e s.
Courtesy : MIAM.

La peinture fantastique

À partir de la fin des années 1960 naît un nouvel imaginaire issu d'abord du New Age, qui se mélange ensuite avec les nouvelles technologies à partir des années 1980 afin d'incarner la culture adolescente. Le fantastique romantique d'un Stephen Pearson a marqué l'imaginaire anglais de cette période, tout comme les posters pour adolescentes de Robin Koni. En France, Leonor Fini était une peintre très présente dans les médias, incarnant une figure d'artiste-sorcière décalée. Enfin, Lynette Cook, et avec elle les peintres de l'Association Internationale d'Artistes Astronomiques, ont été les premiers à représenter les paysages astraux et autres fantasmes astronomiques qui ont alimenté la science-fiction grand public.



Robin Koni, *Enchanted lake*, ca. 1990.
Courtesy : l'artiste et MGL.

Partie contemporaine

Le peintre ce héros

Le mythe du peintre reste bien présent. Aujourd'hui il n'est plus maudit et solitaire mais plutôt ridiculement conquérant, comme chez Nina Childress, voire ringard dans les photos de vernissages d'Ernest T. On l'imagine devant un chevalet de Pierre Ardouvin, défiant la matière pour un réalisme photographique bluffant. Gérard Gasiorowski doute de l'identité du peintre mais pas de Peinture – sans article, comme on parlerait d'une déesse. Il est peintre de la destruction et de la création. Le héros de Stéphane Zaech est une peintresse (Tracy Emin à la sauce Picasso), alors que Josse Bailly accumule les autoportraits en peintre du dimanche se débattant avec les forces de la *Bad Painting*.



Nina Childress, *Le peintre*, 2018.
Courtesy : l'artiste, Nathalie Karg, NY & Art :
Concept, Paris. ©adagp.

S'approprier la peinture au couteau

L'artiste conceptuel Gabriele Di Matteo met en place une chaîne de production : il a l'idée, et des peintres mercenaires l'exécutent. Près de trois cents peintures de vagues et de mimosas réalisées à la chaîne et au couteau tapissent le grand mur latéral du MIAM. Le Flamand Jef Geys, artiste activiste, a été l'un des premiers à détourner des peintures commerciales en les sortant de leur contexte. La présentation, l'air de rien, de deux petits canevas ordinaires, pulvérise le clivage entre haute et basse culture. Richard Fauguet revendique l'esthétique *mémère* quand il retourne des travaux d'aiguilles ou choisit une assise de chaise en formica comme support à un bas-relief. Mathis Collins tend vers des pratiques artisanales et collectives. Il se sculpte en Poulbot faisant pipi sur Notre-Dame en flammes, ces mêmes Poulbots que Pablo Cots télescope avec des logos high-tech, renforçant l'anachronisme entre *high* et *low*, entre *new* et *old*. La juxtaposition forcée d'une frite Végétaline et d'un tableautin de brocante permet à Piro Kao de violenter la peinture avant de l'abandonner définitivement. Hsia-Fei Chang n'est pas peintre mais pose pour tous les artistes de la butte Montmartre. Ce visage au fusain démultiplié dévoile bien des tics artistiques derrière le piège à touristes.



Pablo Cots, *Master*, 2023.
Courtesy : l'artiste.

Peindre coûte que c(r)oûte

Pour Somaya Critchlow comme pour Philippe Katerine pas de complexe à avoir, le tableau tend vers la croûte, pourquoi pas ? Aborder un sujet profond comme la condition des femmes, des hommes, des animaux n'empêche pas un certain détachement du pinceau et beaucoup de malice. Bert Duponstoq entrerait dans cette même catégorie si on ignorait qu'il est un artiste fictif, c'est cucul, mais au deuxième degré, alors ça passe très bien. Quand Cyril Duret peint son oncle C. Jérôme, il n'est pas encore le portraitiste mondain qu'il est devenu. Le *Fan Art* s'aligne sur l'art commercial avec son aura de poster. Janet Werner délaisse les figures féminines pour des animaux attendrissants, sa touche délicate à la Manet est celle d'un grand peintre qui aurait mal tourné.



Janet Werner, *Kitten and fence*, 2008.
Courtesy : l'artiste & Bradley Ertaskiran, Montréal.

Leurre du Kitsch

Le sujet, dans la peinture de Ida Tursic & Wilfried Mille, est un leurre dans tous les sens du terme : il trompe et il appâte car leur véritable sujet est la peinture. Ici elle ne prend plus la forme de tableaux mais de chiens géants. En agrandissant aussi son sujet, Julia Wachtel effectue un rappel à l'ordre esthétique : cette virago de carte de vœux vintage, sans son phylactère, désamorce la blague et ne sait plus ce qu'elle dit, ni à qui. John Currin, agace ou séduit ; il saisit l'instant où la beauté et le grotesque s'équilibrent en une tension frisant le décadent ou le ridicule. Il navigue entre techniques classiques, culture populaire, et stratégies WASP. Personne mieux que lui ne dégoûte et ravit à la fois. En peignant sur leurs tirages comme les photographes portraitistes en Inde, Pierre & Gilles floutent la frontière entre kitsch et beauté, réconciliant art populaire et art tout court, irrévérencieux, les fesses à l'air.



Ida Tursic & Wilfried Mille, *French Bulldog*, 2018.
Courtesy : les artistes, Max Hetzler, Paris, Berlin,
London & Almine Rech, Paris, Brussels, London,
New York, Shanghai, Monaco, Venice, Gstaad.

Aux origines du MIAM

Beaucoup d'artistes contemporains, et nombre de leurs illustres prédécesseurs, puisent dans l'art populaire, et la première des idées fondatrices du MIAM était de rendre visible ces emprunts.

La deuxième idée, d'offrir à tout public, averti ou non, un lieu pour entrer en contact avec l'art contemporain - souvent réputé « difficile » -, par le truchement de « protocoles » consistant à mettre des œuvres d'aujourd'hui en perspective avec leurs sources, via des thématiques culturelles et/ou sociétales, alors peu abordées.

Ainsi les expositions GROMIAM et SHADOKS où le public, venu en nombre pour retrouver ces émissions iconiques de la télévision, s'est retrouvé, pour la première fois face à des artistes contemporains majeurs.

La troisième idée, consistait à créer de manière indépendante du milieu, de l'entre-soi, du système, indépendante aussi de ma posture et de mes goûts, un laboratoire d'idées et de formes, ouvert au plus grand nombre possible d'artistes, d'origines et de genres les plus divers, en priorité ceux que l'on voyait peu ou pas dans le circuit des institutions ; faire voir ainsi, ce qui est, ce qui existe.

Enfin, exposition après exposition, en faisant dialoguer l'art contemporain, l'art brut, l'art singulier, l'art populaire jusqu'à l'artisanat ou les objets manufacturés, nourrir cette notion d'Art modeste de la richesse de ces rencontres.

Le projet du MIAM, fondé en 2000 avec l'artiste Bernard Belluc, reposait donc sur ces notions d'ouverture et de dialogue, tant par la diversité des expressions qui y seraient montrées, que par l'ambition de toucher le public le plus large possible, des amateurs aux néophytes. Dès l'origine, et fort de l'expérience de la boutique-galerie que j'avais créée avec mon frère Richard et Hervé Perdriolle, à Paris en 1987, d'abord rue du Renard, puis rue de Poitou, j'ai considéré que l'Art modeste devait être d'utilité publique.

Le MIAM, un projet d'artiste

J'ai l'impression qu'au-delà de la diversité des propositions présentées depuis vingt ans, on prend de plus en plus conscience que le MIAM est avant tout un projet d'artiste, partie intégrante de mon œuvre.

Le MIAM est ma « grande œuvre » ouverte aux autres artistes. Je me suis beaucoup enrichi au contact des plus de mille artistes que nous avons exposés et surtout auprès de ceux à qui nous avons confié la scénographie ou le commissariat d'exposition. Le large éventail de ces créateurs, artistes professionnels ou amateurs, artisans, illustre la diversité des Arts Modestes, le pluriel s'étant d'ailleurs peu à peu substitué au singulier.

J'aurais bien aimé que le MIAM soit également un projet d'artistes au pluriel, mais ce n'est pas simple : certains artistes invités se sont servis du MIAM pour se valoriser. Je comprends que cette exigence de « retrait » que nous posons soit un peu rude, mais on ne peut pas venir au MIAM uniquement pour défendre son point de vue. Certains ont joué le jeu, comme Antoni Miralda ou Curro González.

J'aimerais ouvrir à d'autres, créateurs, collectionneurs et commissaires d'exposition, différents de moi, qui seraient intéressés par cette liberté qu'offre le MIAM et par notre démarche qu'ils viendraient enrichir.

Le MIAM a plus de 20 ans, et maintenant ?

Je reconnais qu'avec le temps l'ostracisme initial à l'égard du MIAM s'est fortement réduit. On peut se dire que le MIAM a ouvert la voie et que d'autres institutions importantes, publiques ou privées, prennent le relais avec des expositions plus transversales. Mais, à y regarder de plus près, cela reste encore trop dans le règne de l'entre-soi, suivant les prescriptions du marché, qui a pris une place prépondérante, mais aussi ce que j'appelle « l'Institution française officielle ».

Si le MIAM est maintenant dans l'air du temps, il reste cependant différent parce qu'il est un « work in progress ».

A l'image des marges et des périphéries, les Arts Modestes se déplacent constamment. Les objets d'Arts Modestes d'il y a cent ans sont désormais de l'art populaire reconnu. Il y a vingt ans, présenter de l'Art brut était un travail de missionnaire ; aujourd'hui le marché s'en est emparé.

Tout bouge, et nous tentons d'avancer, conscients de ces mutations ; il y a encore beaucoup d'artistes intéressants et oubliés, de thématiques, de territoires à explorer.

Toutes ces idées et ces pistes concernant les Arts Modestes, ont toujours été pour moi intuitives ; j'essaie de les cerner en dessinant de nombreuses cartes, mais ces territoires « artistiques » restent mouvants. Il me semble qu'aujourd'hui, le temps est venu d'un regard extérieur et « scientifique » sur ces vingt années d'activités du MIAM et sur les perspectives des Arts Modestes. C'est dans ce but, que nous avons créé, avec le soutien de la Fondation Antoine de Galbert, des bourses de recherche auprès de l'Institut national d'histoire de l'art (INHA) ; la première de ces bourses, consacrée à la peinture marchande, a donné naissance à cette exposition.

Il reste d'autres thématiques à explorer à partir des évolutions profondes de la société contemporaine : des questions comme le racisme, le transgenre, mais aussi des sujets qui nous tiennent à cœur depuis longtemps, comme la BD modeste, l'architecture du quotidien, l'animation et la vidéo hors normes et les installations inutiles. Et bien sûr poursuivre notre « Tour du monde modeste » qui pourrait passer par Téhéran ou Port au Prince.

Le MIAM a prouvé qu'on peut donner à voir de manière tout à fait différente, même la création la plus difficile. Je suis d'ailleurs convaincu que l'expérimentation, si on se donne les moyens en matière de présentation et d'accompagnement, peut permettre d'établir un rapport avec le plus grand nombre ; et je veux revenir sur l'importance de l'accès aux sources et aux contextes pour guider le public vers les œuvres.

CATALOGUE

—

BEAUBADUGLY – L'autre histoire de la peinture est accompagnée d'un catalogue publié aux éditions La Muette, spécialiste en ouvrages d'art contemporain (essais, monographies, catalogues d'exposition, thématiques, biographies), de sciences humaines et de littérature. Sur plus de 200 pages, nous y retrouvons les reproductions couleurs de toutes les œuvres présentées dans l'exposition, accompagnées de notice, ainsi que les vues d'expositions. L'ensemble est accompagné de plusieurs textes de spécialistes du sujet : Hervé Di Rosa, Jean-Baptiste Carobolante, mais aussi Andrew Lamprecht, Cléa Patin, Lydia Harambourg et Stuart Webb.

Le catalogue sera disponible peu après le vernissage, au début de l'été 2024.



PROGRAMMATION À VENIR

—

L'exposition suivant *BEAUBADUGLY – L'autre histoire de la peinture* sera *Vos papiers* du 10 avril 2025 au 02 novembre 2025.

VOS PAPIERS

10/04/25 – 02/11/25

Chargés de valeur administrative, mercantile, émotionnelle ou artistique, des bouts de papiers imprimés traversent ou accompagnent plus ou moins discrètement nos vies.

Ces papiers sont à la croisée de différents territoires de l'art : arts appliqués, art populaire, etc., et sont des antennes d'Arts Modestes.

Au fond de nos poches, hésitant entre le coffre-fort ou la poubelle, certains deviennent objets de collection. Parmi eux, les papiers de soie qui entourent encore parfois les agrumes et dont le Miam possède plusieurs milliers de spécimens, grâce à des généreux donateurs. Éphémères, séduisants et possiblement superflus, ils sont des révélateurs de l'imaginaire d'une époque, et pas seulement.

En mettant cette collection en écho avec d'autres ephemera modernes, cette exposition au MIAM souhaite interroger ces objets d'Arts Modestes qui à la frontière entre œuvre et document tentent de rendre notre quotidien de consommateur mondialisé plus beau.

Commissariat :

ROVO /Sébastien Dégeilh et Gaelle Sandré

Françoise Adamsbaum et Gaelle Maury- La Fenêtre

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE

—

Tout ou partie des œuvres proposées dans ce dossier de presse sont protégées par le droit d'auteur. Chaque image doit être associée à ses légende et crédit et utilisée uniquement pour un usage presse. Tout autre usage devrait être autorisé par les détenteurs des droits. Les conditions d'utilisation peuvent être transmises sur demande.

VISUELS ACCESSIBLES VIA CE [LIEN](#)



Robin Koni, *Unicorn Princess*, 1988. Courtesy : l'artiste & MGL. Photo : MGL.



Michel Thomas, *Pipi*, ca. 1970.
Courtesy et photo : PRAM SARL & Galerie La Vigne.



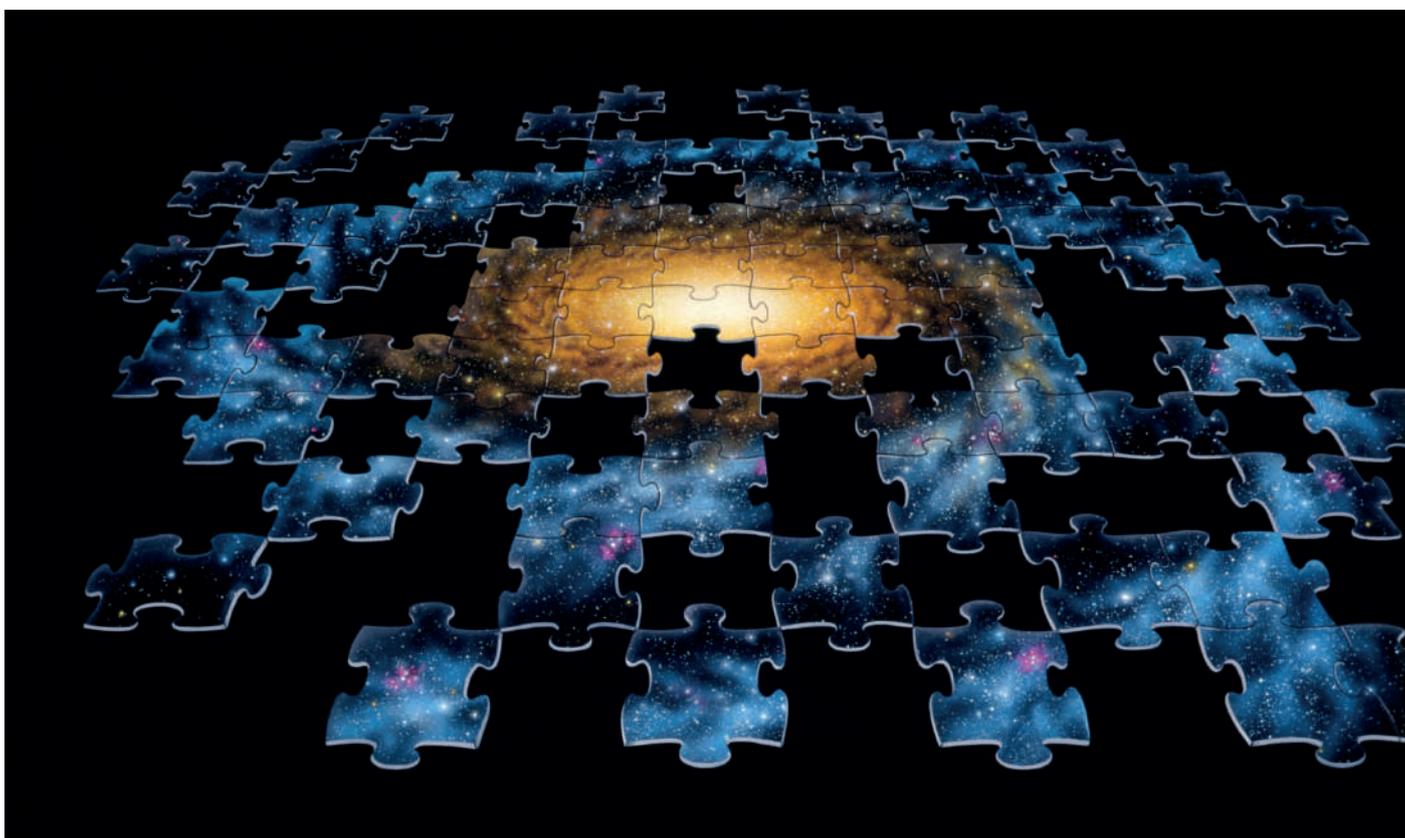
Vera Pegrum, *Green Lady*, ca 1950.
Courtesy et photo : Stuart Webb.



Margaret Keane, *Little Girl from Madrid*, 1963.
Courtesy : Musea Brugge.
Photo : Hugo Maertens.



Bernard Buffet, *Les Clowns Musiciens - La diva*, 1991.
Courtesy et photo : collection Fonds de Dotation Bernard Buffet, Paris.



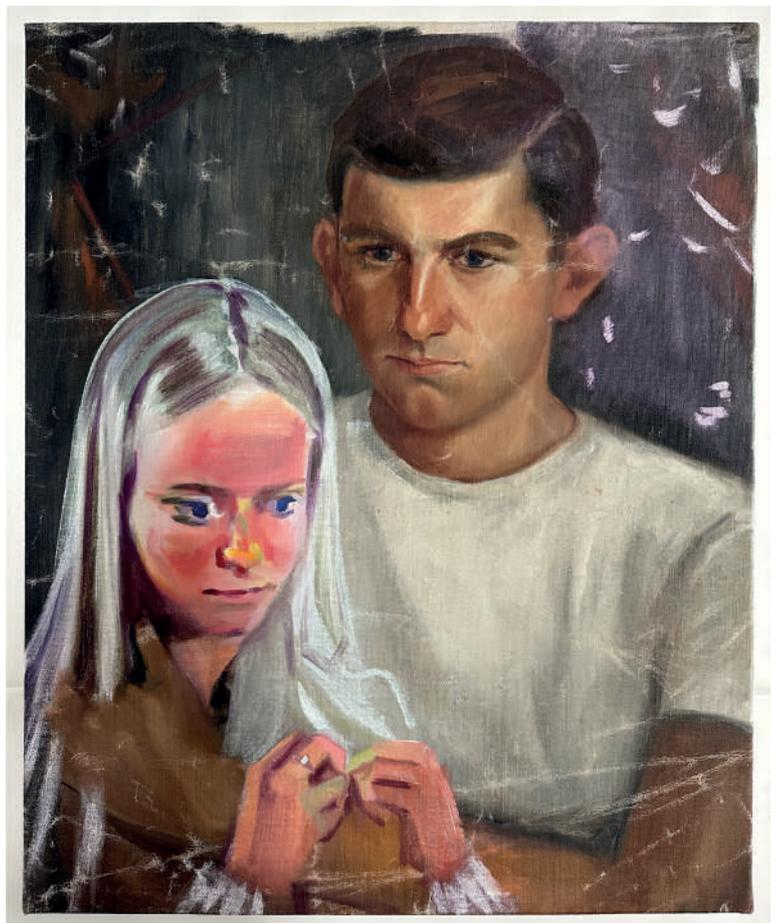
Lynette Cook, *Galaxy Puzzle*, 1996. Courtesy : MIAM. Photo : Lynette Cook.

Giovanni Bragolin, *sans titre*, s. d. (ca. 1960).
Courtesy : MIAM.
Photo : Pierre Schwartz.



JH Lynch, *Untitled*, s. d. (ca. 1960).
Courtesy et photo : Stuart Webb.

Mathis Collins, *You get what you deserve*, 2021.
Courtesy : l'artiste et Galerie Crève-cœur, Paris.



Nina Childress, *Daddy Steve/Plumb*, 2023.
Courtesy : l'artiste, Nathalie Karg Gallery, New-York
& Galerie Artconcept, Paris..
©adagp.
Photo : Romain Darnaud.



Hsia-Fei Chang, *Place du Tertre, Montmartre*, 2006.
Courtesy : l'artiste & Galerie Laurent Godin, Paris. ©adagp.
Photo : D.R.



Stéphane Zaech, *Sérénade 1*, 2008.
Courtesy : l'artiste. Photo : Daniel Mueller



Josse Bailly, *Les couteaux à peindre sont amis*, 2014.
Courtesy : l'artiste

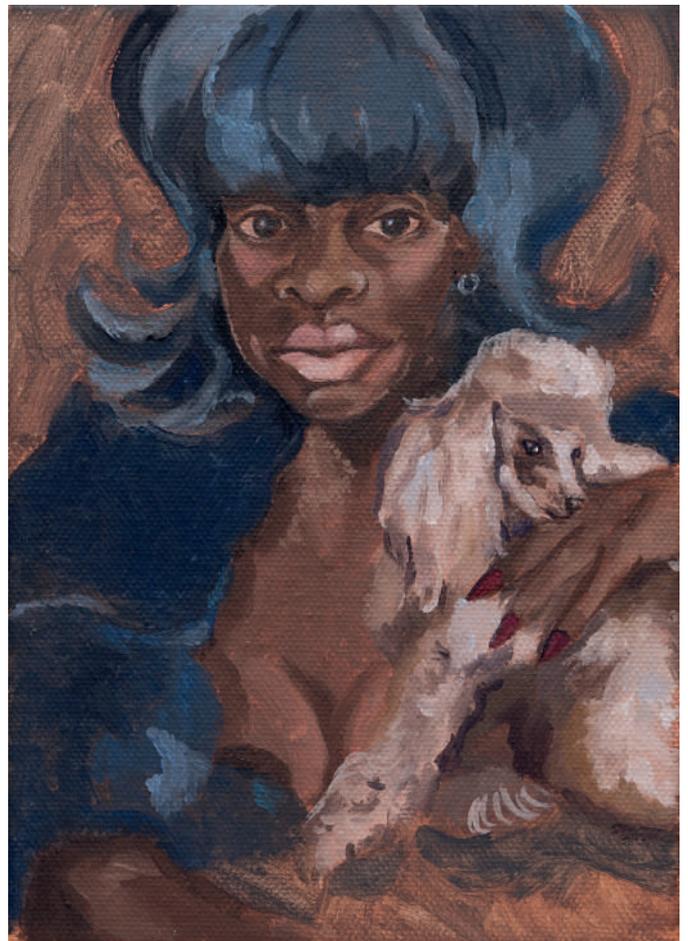


Pierre Ardouvin, *Voeux à volonté 5*, 2021
Courtesy : l'artiste & Praz-Delavallade Gallery, Paris.
@adagp.
Photo : Marc Domage.

John Currin, *Nude*, 1994
Courtesy : l'artiste & Gagosian Gallery.
Collections du Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine



Somaya Critchlow,
Kim's Blue Hair With Dog, 2019.
Courtesy : l'artiste et Maximilian William, Londres.
Photo : Kalory Photo & Video.



INFORMATIONS ET CONTACTS PRESSE

—

BEAUBADUGLY – L'autre histoire de la peinture

Musée International des Arts Modestes à Sète
27 juin 2024 – 09 mars 2025

Commissaires

Hervé Di Rosa
Jean-Baptiste Carobolante

Commissaires invitées

Nina Childress
Colette Barbier

*

Directrice du MIAM

Françoise Adamsbaum – fadamsbaum@miam.org

*

Contact presse

Alexandre Holin – alexandre@claudinecolin.com

Presse régionale

Pascal Scuotto – pascal.scuotto@gmail.com

*

Informations pratiques

Musée International des Arts Modestes
23 quai Maréchal de Lattre de Tassigny, 34200 Sète
Accueil : 04 99 04 76 44

Ouvert tous les jours sauf le lundi de 9h30 à 12h et de 14h à 18h00.
Du 1^{er} avril au 31 octobre tous les jours sauf lundi de 10h à 18h00

